

table, afin de laisser la circulation libre pour le maître entre celle-ci et l'estrade.

Il est également bon qu'une porte soit pratiquée à l'autre extrémité de la cloison entre le mur et la dernière table, afin que le maître puisse également passer par là d'un compartiment dans l'autre quand le besoin l'exige. Il arrive, en effet, très-fréquemment, et notamment pendant les leçons d'écriture, que le maître se trouve au bout de sa classe, à côté de la cloison, dans le compartiment affecté à l'un des sexes. S'il a besoin de passer dans l'autre pour donner ses soins aux élèves de l'autre sexe, il lui faut alors faire le tour entier de la classe. Alors, ou il perd du temps, ou bien il reste où il est ; mais dans l'un ou l'autre cas, c'est au détriment des élèves.

Ceux qui savent combien les fonctions d'instituteur sont difficiles en elles-mêmes, et à quel degré il doit se multiplier et utiliser tous les instants, ne s'étonneront point de ces recommandations minutieuses ; ils savent combien il importe de diminuer les obstacles que les maîtres peuvent rencontrer sous leurs pas, et ils n'ignorent pas que des détails, en apparence insignifiants, ont une grande influence sur le bon ou le mauvais emploi du temps.

J.-J. RAPET.

(A continuer.)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermi-seau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :—
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'out, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut :—
Que faisiez vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse :—
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaît-elle ?
Vous chantiez, j'en suis fort aise !
Eh bien ! dansez maintenant.

LAFONTAINE.

LA CIGALE, LA FOURMI ET LA COLOMBE. (1)

Eh bien ! dansez maintenant !
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant :
" Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des graines à son choix.
Si la pauvre créature,
Ne reçut de la nature
Pour tout trésor que sa voix,
De fait faut-il qu'elle meure ?
Vous travaillez à toute heure ;
Elle chante les moissons :
Ainsi, tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose."
L'oiseau, sans dire autre chose
A tire-d'aile aussitôt
Parti, et rapporte bientôt
Force grains dont la cigale
A son aise se régale.

(1) La seconde de ces fables sert, comme on voit, de correctif à la première. Lafontaine avait couru le risque de donner une leçon de dureté tout en donnant une leçon d'économie. Lachamtaudio ajoute à la leçon d'économie une leçon de charité. L'instituteur devra l'arranger de manière à ce que les élèves profitent des deux leçons.

O fourmi ! ta dureté
A l'égoïste peut paraître :
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité.

P. LACHAMTAUDIO.

Sujet de Composition.

LA BATAILLE DE CARILLON.

Tandis que le général Amherst et l'amiral Boscawen cueillaient des lauriers dans l'île du Cap-Breton, sur le bord de la mer, le général Abercromby, tapi au fond du lac Saint-Sacrement, sur la frontière centrale du Canada, dévorait dans l'immobilité et le silence la honte de la cruelle défaite qu'il venait d'essuyer.

Ce général s'était avancé avec 7000 hommes de troupes régulières, 9000 miliciens et 4 ou 500 Sauvages pour attaquer le général Montcalm qui défendait, de ce côté, l'entrée du Canada avec 3000 hommes, et qui s'était retranché sur les hauteurs de Carillon. L'armée anglaise, composée de plus de 15,000 soldats d'élite, marchait au combat avec toute la confiance que donne une grande supériorité numérique. Montcalm chargea 300 hommes de la garde du fort Carillon, dont on voit encore les ruines, et 3,300 de la défense des retranchements, que leur peu d'étendue permit de garnir sur trois hommes de hauteur. L'ordre fut donné à chaque bataillon de tenir en réserve sa compagnie de grenadiers et un piquet de soldats rangés en arrière et prêts à se porter où le besoin le demanderait. Le chevalier de Lévis arriva du matin même de sa personne, fut chargé du commandement de l'aile droite, ayant sous lui les Canadiens formant l'extrême droite sous les ordres de M. de Raymond ; M. de Boullamarche reçut le commandement de l'aile gauche. Le général Montcalm se réserva celui du centre.

A midi et demi, les gardes avancées rentrèrent dans les lignes en faussant avec les troupes légères anglaises. Un coup de canon tiré du fort, donna le signal aux troupes de border les ouvrages.

Le général Abercromby forma son armée en quatre colonnes pour attaquer tous les points à la fois. Les grenadiers et l'élite des soldats, choisis pour composer la tête des colonnes, reçurent l'ordre de s'élancer contre les retranchements la bayonnette au bout du fusil et de ne tirer que quand ils auraient sauté dedans. En même temps un certain nombre de berges devaient descendre la rivière à la Chute pour menacer le flanc gauche des Français. A une heure les colonnes ennemies se mirent en mouvement, entremêlées de troupes légères parmi lesquelles il y avait des indiens. Ces Sauvages couverts par les arbres, ouvrirent le feu le plus meurtrier dès qu'ils furent à portée. Les colonnes sortirent du bois, descendirent dans la gorge en avant des retranchements, et s'avancèrent avec une assurance et un ordre admirables, les deux premières contre la gauche des Français, la troisième contre leur centre, et la dernière contre leur droite en suivant le pied du coteau, dans le bas-fond où se trouvaient les Canadiens. Le feu commença par la colonne de droite, et s'étendit graduellement d'une colonne à l'autre jusqu'à celle de gauche, qui chercha à pénétrer dans les ouvrages par le flanc droit du chevalier de Lévis. Cet officier, voyant le dessein de cette colonne composée de montagnards écossais et de grenadiers, ordonna aux Canadiens de faire une sortie, et de l'attaquer en flanc. Cette attaque réussit tellement, que le feu des Canadiens joint à celui des deux bataillons placés sur le coteau, obligea la colonne de se jeter sur celle qui était à sa droite afin d'éviter un double feu de flanc. Les quatre colonnes, forcées de converger un peu en avançant, soit pour protéger leurs flancs, soit pour atteindre le point d'attaque, se trouvèrent réunies en débouchant sur les hauteurs. Dans le même moment, une trentaine de berges se présentaient sur la rivière à la Chute pour menacer la gauche des Français. Quelques coups de canon tirés du fort, qui en coulèrent deux bas, et quelques hommes envoyés sur le rivage, suffirent pour les mettre en fuite. Le général Montcalm avait donné ses ordres pour laisser avancer les ennemis jusqu'à vingt pas des retranchements. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Lorsqu'ils arrivèrent à la distance indiquée, la mousqueterie assaillit ces masses compactes avec un effet si prompt et si terrible qu'elles tressaillirent, chancelèrent et tombèrent en désordre. Forcées de reculer un instant, elles se remirent néanmoins aussitôt et revinrent à la charge ; mais oubliant leur consigne, elles commencèrent à tirer. Le feu devint alors d'une vivacité extrême sur toute la ligne et se prolongea fort longtemps, jusqu'à ce qu'enfin après les plus grands efforts, les assaillants fussent obligés de lâcher le pied une seconde fois en laissant le terrain jonché de leurs cadavres. Ils s'arrêtèrent à quelque distance pour prendre haleine et se réorganiser ; ils reformèrent leurs colonnes et au bout de quelques instants se précipitèrent de nouveau sur les Français malgré le feu le plus vif et le plus soutenu qu'on eût